

## Préface

Les vocations artistiques précoces n'apparaissent pas aux mêmes âges, selon les disciplines : Mozart ou Martha Argerich se révéleront compositeur ou interprète de génie avant d'avoir atteint les trois ans ; pour les peintres, c'est plus tardif, les enfants prodiges se font plus rares ; mais lorsque, dès douze ans, le talent s'affirme avec passion, il n'est pas trop tard pour que ce don puisse remplir et illuminer toute une vie. Alain Samzun en est le parfait exemple et ce sont plus de deux cents œuvres, dont la production s'échelonne sur une soixantaine d'années, qui ont été réunies dans ce catalogue pour en témoigner.

Elles ne représentent pourtant qu'une petite partie des travaux du peintre, dont les toiles se sont éparpillées aux quatre coins du monde, sans qu'il ait eu le loisir d'en conserver systématiquement l'image et la trace. Ce n'est pas faute de moyens de prise de vues, car notre peintre a fait l'essentiel de sa carrière en tant qu'unique « photographe de Belle-Île », avec pignon sur rue, à l'enseigne bretonnante de « E Oskadenn en Iliz » (À l'ombre de l'église).

L'ère numérique a eu un effet positif : les fichiers remplacent les ektas, les copies abondent et sauvegardent la mémoire des œuvres, avec de surcroît une qualité mieux assurée.

Si les tableaux étaient présents, timidement, dans la boutique et le laboratoire de la rue de l'église, au milieu des tirages d'art, et déjà bien repérés par un public fidèle, c'est avec les expositions annuelles à la Galerie La Coulisserie, à 200 mètres de là, que ledit public a pu vraiment prendre conscience de l'ampleur et de la qualité de la collection et lui faire un triomphe ; l'auteur en sort souvent totalement « désœuvré », au sens que toutes les œuvres exposées sont parties en d'autres mains ! Les amoureux de Belle-Île, qui sont légion, ne s'y sont pas trompés : nul besoin d'être inscrit au Benezit, cela peut bien attendre *post mortem*, le plus longtemps possible. C'est que notre artiste, sous ses allures de druide barbu, est aussi un robuste sportif, entraîneur de l'équipe de volley locale, qui n'a pas peur de tordre le cou à un bélier qui lui fonce dessus lors d'une promenade sur la falaise, ni de se baigner quasi quotidiennement à Port-Andro quels que soient le temps et la saison.

L'atelier du peintre est au fond du jardin ; pendant que l'indispensable et généreuse Malou veille à tout dans la maison, le créateur crée, dans la douleur et la jubilation. A Belle-Île, où la légende prétend qu'il fait toujours beau, le vent et la pluie s'acharnent justement sur celui ou celle qui ambitionne de travailler uniquement sur le motif. N'est-il pas plus raisonnable de peaufiner la rapide esquisse croquée sur le terrain, une fois bien à l'abri, avec son arc-en-ciel de tubes et sa gerbe de pinceaux à portée de la main ? Et, selon l'inspiration et les doutes, tenter quelques repentirs sur les toiles en quarantaine, alignées au pied des murs ?

Et puis l'instinct du photographe n'a pas disparu : lors de ses multiples promenades initiatiques sur un lieu qui le hante, il a le réflexe de garder une image de référence des ambiances fugitives et de la composition des plans. Mais ce qui restera prioritaire, ce sera l'impression ressentie, au plus profond de son âme de poète : des nuances, des vibrations, des harmonies. L'éphémère et l'immortel. En un mot, l'insaisissable.

Si certains tableaux n'offrent guère de résistance, d'autres demandent un combat, avec le ciel en lambeaux, la mer battue en neige, les cinquante nuances de noir à extraire du chaos rocheux. Et le soleil bas, qui déroule son film vite, trop vite. Voilà pour la douleur, et parfois le doute. Il l'avoue, mais qu'il se rassure, Dieu doit bien douter lui-même de sa création...

Je ne sais pas si Dieu connaît la jubilation, Alain si. Quand lui, il s'affirme que « ça y est », que sur la toile chaque touche est à sa place, c'est bien ce qu'il ressent, profondément. Et, dans son atelier ou à l'occasion d'une exposition, lors du partage avec un visiteur en contemplation, la communion poétique n'est-elle pas la divine récompense des efforts et des tourments.

Sur son caillou (c'est ainsi que les Bellilois appellent affectueusement le rocher bien-nommé sur lequel ils s'accrochent), Alain Samzun chante la beauté du monde ; même si son maître révérend n'est autre que Claude Monet, il n'a cure d'appartenir à une école, il est un peintre en liberté. Impressionniste sans doute, mais à sa manière. Il a tutoyé celle de quelques grands anciens, Van Gogh, Cézanne, Matisse, Gauguin..., mais ces quelques tentatives sont restées sans longue descendance : il est revenu pour l'essentiel à ses vibrantes interprétations de la lumière, exacerbée par le contraste entre la splendeur tragique des rivages et la douceur magique du plateau bellilois.

Peinture et photographie sont conciliables, la première gardant l'avantage d'autoriser sans restriction le regard intérieur, au prix d'un labeur que nul ne conteste, alors que l'on doute de plus en plus de l'objectivité de la seconde, trop facile à dénaturer en un « clic ». En fait les deux arts, vécus avec sincérité, traduisent l'esprit des lieux en pleine connivence et complémentarité, sans doute dans une même quête spirituelle, où l'artiste se révèle à lui-même dans chaque image aboutie. Ne cherchez pas ailleurs la raison de cet hommage d'un photographe à un peintre...

Jacques de Givry  
*Photographe-éditeur*

*janvier 2017*